

Rire en des temps agités

L'envie d'approfondir dans la liberté d'expression a vaincu la peur de la répression et de la censure, donnant lieu à un 'boom' artistique sous la forme de la satire politique.

Elisabetta Ciuccarelli, Héctor Sánchez Margalef

George Orwell affirmait : « chaque blague est une petite révolution ». Aucune phrase n'éclaire aussi bien ce que représente la satire politique que celle-ci, sortant de la bouche d'une figure de référence de ce genre littéraire grâce à son célèbre ouvrage *La Ferme des animaux*. Ceci étant, on peut comprendre pourquoi les révolutions arabes se sont vues accompagnées d'un boom artistique sous la forme de la satire politique. Cependant, il serait une erreur de penser qu'il s'agit d'un phénomène nouveau.

La satire politique existe depuis qu'il y a des hommes politiques ou des structures de pouvoir dont on peut se moquer, et dans le monde arabe, elle a traditionnellement cohabité avec une semi-répression ou répression molle des structures de pouvoir. Par exemple, le dessinateur Ali Farzat a créé en 2001, le premier journal indépendant de Syrie, *The Lamplighter* (L'allumeur de réverbères), où l'on ne cessait de critiquer l'oppression du gouvernement, la pauvreté économique, la guerre, la torture et la corruption. Il a été fermé en 2002. En Irak, Salid Hassan, un acteur qui se moquait tout aussi bien des forces d'occupation américaines que des milices sunnites et chiites, a été assassiné en 2006. De ce fait, dans un entretien avec le journal *Haaretz*, publié en 2005, l'écrivain égyptien Lenin el Ramly, reconnu pour sa langue aiguisée et sa satire incisive, disait clairement qu'il y avait des sujets sur lesquels on ne pouvait pas faire de satire : le sexe, le président, la religion et les valeurs sociales. Bien qu'on ait pu l'interpréter comme une censure auto-imposée, avec le temps, l'envie d'approfondir dans la liberté d'expression a vaincu la peur de la répression et la censure.

Pour preuve, les différentes émissions de télévision qui ont peu à peu vu le jour, dans les pays arabes. En 2003, au Bahreïn, l'opposition au régime a réussi à réunir 3 000 personnes qui ont ignoré l'interdiction du gouvernement de voir un spectacle de rue critique vis-à-vis de la famille royale et des hommes politiques. Les acteurs n'ont cité, à aucun moment, le nom des personnages qu'ils interprétaient, mais tout le public savait de qui il s'agissait. Ils s'en prenaient, de plus, à la corruption gouvernementale, au chômage croissant et à la présence de la V Flotte de la Marine des USA dans le pays. En 2009, Reporters Sans Fron-

tières a dénoncé la censure d'une émission de télévision koweïtienne, *Sawtak Wasal* (Ta voix est arrivée), après seulement trois épisodes des 15 qui étaient programmés. Cette année-là, au Liban, est née l'émission *Democracy*, de la main de Charbel Khalil. Cet humoriste a reçu plus de menaces qu'il ne peut en compter, il a souffert l'exil et l'attente éternelle dans les bureaux officiels syriens, offensés. « Faire contre mauvaise fortune, bonne coeur », dit-il tandis qu'il reconnaît qu'au Liban, ils sont plus libres par rapport à d'autres pays arabes. « On peut tout satiriser, sauf le président, bon, et l'armée, et les juges, et les leaders religieux, et les présidents et les rois des pays voisins. » De ce fait, Khalil se dit conscient du fait qu'il ne peut pas se comparer avec des productions comme *Saturday Night Live* ou *The Daily Show* et que la satire n'est pas une arme aussi puissante dans un pays où la politique continue à être en grande mesure une question de loyauté féodale ; quoi qu'il en soit, dit-il, « faire rire les gens me suffit ».

En Palestine, pendant le Ramadan de 2010, l'émission *Watan Ala Watar* (Le pays suspendu à un fil) a éveillé la colère du Hamas et du Al Fatah, après s'être moquée de leurs leaders pendant 10 minutes. Les sketches osaient s'immiscer dans des questions comme la politique, la corruption, le népotisme, la religion et la moralité. Le générique même montrait une femme de Gaza fumant une pipe-à-eau sous le voile, défiant l'interdiction du Hamas. Les acteurs sont conscients du fait qu'il y a des sujets tabou, comme le sexe, les prisonniers politiques, les réfugiés palestiniens et les « martyrs », et que parfois ils sont allés trop loin dans la morale d'une société conservatrice.

Même l'Arabie saoudite n'y a pas échappé. En 2012, plusieurs émissions, pour le moins controversées, ont été produites. *Hush Hush* montrait indirectement des femmes conduisant, tandis que dans *Omar* on voyait apparaître le compagnon du prophète, quelque chose d'impensable jusqu'à il y a peu et qui a mené l'acteur principal à signer un contrat lui empêchant d'interpréter aucun autre rôle, pendant cinq ans. Bien que les chaînes qui les produisent et les diffusent soient liées d'une certaine manière à la famille royale, des émissions comme *La Yekhtar* (Couvre-le) ou *3al6ayer* (Au vol) critiquent la corruption, le traitement vis-à-vis des femmes et l'hypocrisie des leaders saoudiens

à travers la moquerie élégante mais incisive, soigneusement élaborée pour transiter sur la fine ligne entre ce qui est acceptable et ce qui est dangereux. L'un des épisodes les plus vus se moquait de la télévision saoudienne, elle-même, pour avoir diffusé *Star Academy* au lieu d'informer sur les révolutions en Tunisie et en Égypte.

En Syrie, la satire est une constante depuis le début de la révolution. Grâce à YouTube, des séries comme *Top Goon. Diaries of a Little Dictator* (Top Goon. Journal d'un petit dictateur) dont le personnage principal Bishou (Bashar el Assad) et son régime font l'objet de moquerie, ont été diffusées. Derrière ce show de marionnettes se cache un groupe d'artistes, Masasit Mati, engagés dans la révolution et qui ont développé le projet clandestinement. L'utilisation de marionnettes apporte encore plus de force à la caricature du régime. La première saison a eu un succès énorme à l'intérieur et en dehors de la Syrie, et les producteurs ont dû collecter des fonds pour la deuxième saison, encore plus virulente dans sa critique. L'escalade du conflit a ouvert aussi un espace pour critiquer l'opposition et reporter une certaine frustration, du fait de l'échec de la révolution pacifique. Selon Jamil, directeur de *Masasit Mati*, « la comédie montre les choses telles qu'elles sont et elle donne des forces pour lutter. Évidemment, avec l'humour noir, le rire s'étrangle, car il te fait pleurer et rire à la fois, mais nous ne permettons pas que le régime nous transforme en victimes qui ne font que pleurer et qui restent tout le temps à la maison ». Le régime syrien n'y est pas allé de main molle dans sa réponse. Des hommes masqués ont sorti Ali Ferzat de sa voiture au milieu de Damas et l'ont brutalement battu. Quoi qu'il en soit, la satire et, en particulier, les caricatures de Ferzat, sont devenues un symbole de la révolution, en Syrie.

En Tunisie, Sami Fehri présentait une émission de satire politique avec des guignols. Le 24 août 2012, à la fin de la saison, un tribunal tunisien a émis un ordre de détention contre lui. Son émission *La logique politique*, se moquait des leaders du pays et d'Ennahda. Le détenu, qui fait face à 10 ans de prison, ainsi que son avocat et d'autres journalistes censurés, accusent le gouvernement de vouloir contrôler les médias et d'imposer la censure. Si Fehri considère que la liberté d'expression conquise le 14 janvier (jour où Ben Ali fut expulsé) est en danger, le ministre de la Santé considère qu'il y a des symboles nationaux, comme le président de la République, celui du Parlement ou le chef du gouvernement, qu'il faut respecter.

Au Maroc, on remarque trois figures : Khalid Gueddar, créateur du site internet baboubi.ma en 2012, fermé trois mois plus tard ; Badih Hamza qui a créé, avec 19 ans, la page sur Facebook Moroccan Trolls avec plus de 200 000 « amis » ; et Curzio Malaparte (pseudonyme) qui est connu pour ses dessins frôlant la ligne de l'impertinence. Une de leurs motivations est le divertissement en lui-même, mais aussi de provoquer une réaction chez les gens. « Les gens attendaient des changements », disent-ils, « mais le Maroc traverse un moment difficile où il semble que le rire est la seule alternative ». De plus, ils se disent conscients du fait

que les jeunes nés dans les années quatre-vingt-dix sont constamment connectés au monde à travers Internet, ce qui les aide à pousser un peu plus loin les lignes rouges de toujours : monarchie, religion, sexe... tabous pour les autorités, mais aussi pour la société elle-même.

Nous devons souligner l'importance d'Internet et de YouTube dans ce processus. YouTube est la plateforme utilisée par excellence par les auteurs satiriques pour déployer leur potentiel. Il s'agit d'un moyen de diffusion extraordinaire pour ces émissions, à l'intérieur et en dehors des frontières nationales, qui a réussi à échapper au système médiatique où s'impose la censure et la pression politique.

Bassem Youssef et 'El Bernameg'

Parmi tous ceux qui utilisent l'humour et la satire dans le contexte de la révolution, nous devons en souligner un au-dessus des autres : Bassem Youssef. Ce chirurgien, reconverti en présentateur humoristique de télévision, a débuté sa carrière en filmant chez lui avec une équipe très réduite et en diffusant ses vidéos sur sa chaîne de YouTube en mars 2011. Malgré les difficultés techniques, Youssef a été capable de paralyser l'Égypte avec ses émissions du fait de l'audace avec laquelle il traitait les sujets d'actualité. Grâce à l'attention médiatique que ses vidéos ont éveillé, il fit le saut vers la télévision en août 2011, d'abord sur ONTV et ensuite sur la CBC, une chaîne de télévision satellite où il a débuté en novembre 2012.

El Bernameg (L'émission) s'inspire de *The Daily Show* de Jon Stewart, auquel Youssef lui-même a été invité. Son importance et sa popularité sont telles que la revue *Times* l'a proclamé comme l'un des 100 personnages les plus influents de l'année. Selon le journaliste égyptien Shoukralah, « Youssef est une des réussites les plus importantes de la révolution égyptienne ». La popularité de Youssef a augmenté jusqu'à devenir l'une des personnes qui marquent le débat politique interne. Chaque vendredi, le soir, il diffuse son émission en direct depuis un théâtre situé dans le centre-ville du Caire et avec un public live, tandis que ses téléspectateurs se réunissent à la maison ou dans les cafés, pour écouter les diagnostics de ce médecin sur la politique égyptienne et jouir d'un moment de « fuite hebdomadaire » grâce au rire qu'il provoque. Cette expérience carnavalesque où le peuple peut rire de ses leaders, est en train de passer de quelque chose au départ ponctuelle devient aujourd'hui habituelle, et cela permet de canaliser la déception que ressentent de nombreux égyptiens.

La désacralisation de la politique égyptienne et de ses principaux personnages, le style dynamique, sarcastique, impertinent, mais toujours élégant et sophistiqué, et le fait d'utiliser le dialecte égyptien pour créer une proximité avec le spectateur, sont quelques-uns des éléments qui l'ont conduit à un succès hors pair dans son pays. Si d'un côté Bassem Youssef dissèque les hommes politiques, de l'autre, il ne pardonne pas au système d'information, qu'il accuse d'être complice de la propagande gouvernementale, pour ôter toute légitimité aux activistes.

Depuis début 2013, Youssef et son équipe ont dû faire face à des plaintes continuelles pour de supposées offenses contre l'islam et le président. Ses analyses des Frères musulmans, du pouvoir et des contradictions entre discours et « faits politiques » sont une sorte de système de vérification des faits, puisqu'il entremêle ses commentaires avec des vidéos réelles de déclarations d'hommes politiques et des journaux télévisés : « je fais une satire non pas de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils disent ». De ce fait, la campagne la plus agressive à son encontre provient des chaînes privées islamistes. Cependant, en tant que musulman pratiquant, son objectif « déclaré » n'est pas seulement la critique de la politique égyptienne, mais aussi l'utilisation et l'instrumentalisation de la religion à des fins politiques : « la politique est déjà considérée comme quelque chose de sale (...), si tu es un politicien et tu mens, on peut l'accepter, mais si tu es un homme religieux et tu mens... ». Au début, ses critiques étaient dirigées aussi bien contre les Frères musulmans, que contre les autres figures de la politique égyptienne, telles la junte militaire dans la phase postrévolutionnaire. Mais avec la victoire du mouvement islamiste, lors des élections à l'Assemblée constituante et celle de Mohammed Morsi aux élections présidentielles, elles ont commencé à se diriger contre tous les détenteurs du pouvoir, avec une attaque particulière contre les arguments du succès des islamistes : l'honnêteté, la rectitude et la différence par rapport au régime précédent. Face à ses détracteurs qui l'accusent de ne pas attaquer l'opposition, il répond : « Pourquoi ne parle-t-on pas de l'opposition ? C'est simple. N'avez-vous pas dit qu'elle n'a pas de poids ? »

Sa plus puissante défense repose sur son succès et sa popularité sont transversaux, c'est-à-dire qu'ils sont indépendants de l'idéologie et de la classe sociale. L'audience l'adore. De ce fait, à l'exception peut-être des salafistes, le succès en public est massif : « Environ 30 millions de personnes en Égypte regardent mon émission. Et paradoxalement, même ceux qui me haïssent me regardent », déclarait-il sur France 24. Conduire Bassem Youssef en prison serait, sans doute, extrêmement impopulaire.

Ce qui inquiète le plus les hommes politiques, ce n'est pas tant le contenu de sa satire, dans un sens strict, mais le travail d'« éducation publique » qu'il effectue, comme l'affirme l'académicien Yves Gonzalez-Quijano. La nouveauté ne réside pas tant dans la blague ou la critique ironique du pouvoir, qui étaient déjà très présentes dans la société égyptienne, que dans la forme clinique avec laquelle Youssef déconstruit et analyse le paysage politique égyptien et l'hypocrisie du conservatisme, en plus de l'harmonie et la complicité avec son public, et ceci, depuis une chaîne de télévision. Il n'y a aucun sujet de l'actualité sociopolitique auquel il ne touche, il n'y a plus de tabous. La répercussion de cette forme d'irrévérence, face au pouvoir, est quelque chose qui en inquiète plus d'un. Youssef popularise un nouveau modèle de relation entre pouvoir et citoyen et entre citoyen et système d'information : il critique et analyse la politique, en esquivant l'information of-

ficielle. Quelles seront les conséquences en termes électoraux ? L'opposition égyptienne sera-t-elle capable d'utiliser *El Bernameg* en tant que plateforme, comme l'ont fait les démocrates américains avec Jon Stewart ?

L'une des critiques les plus fréquentes, vis-à-vis des émissions humoristiques pose que, bien que certains secteurs de la population choisissent de s'informer à travers elles, elles devraient divertir et non remplacer d'autres sources d'information. Cependant, la critique devrait se tourner plus vers le système d'information que vers les émissions satiriques. Évidemment, il existe un certain risque de provoquer un cynisme extrême et de tout relativiser jusqu'au point d'atteindre le manque de crédit et de légitimation du politique. Comme l'argumente Mark Allen Peterson, on dirait même que Bassem Youssef est devenu l'arbitre qui décide, qui fait partie du nouvel Égypte et garde l'esprit de Tahrir et qui présente, encore, une certaine odeur de l'ancien régime. En ce qui concerne l'auto-limitation, Youssef semble tout oser, aussi bien en Égypte que dans la région. Il s'est moqué des propriétaires de la chaîne qui diffuse son émission, du double discours des Frères Musulmans vis-à-vis d'Israël ou de la dépendance du Qatar. Sa limite, selon ses propres mots, est « si ma mère ne peut pas le voir, je ne le diffuse pas ».

S'il existe un tabou commun avec d'autres pays, c'est celui du sexe. S'agit-il d'une autocensure ou d'une ligne éditoriale, qui se centre uniquement sur le politique ? Quoi qu'il en soit, Youssef l'ose aussi, légèrement : il ridiculise la sexophobie des islamistes, ainsi que les chaînes privées islamistes qui utilisent le sexe, pour délégitimer les activistes. De fait, dans un article publié par *Al Monitor* – et qui recueille le témoignage d'Égyptiens adeptes du programme –, un homme interrogé affirme que les plaisanteries à caractère sexuel de Bassem Youssef sont « une réponse directe à la préoccupation que de nombreux islamistes ont avec le sexe ». Les plaisanteries codées sur le sexe se sont même greffées aux disputes opposant Bassem Youssef à ses collègues de travail – autrefois pro-Moubarak –, collègues qu'il accuse d'être ennuyeux à s'endormir. Face à un tel défi, l'un d'entre eux lui répond que pour un tel sommeil, il aurait besoin de trois coussins pour dormir et aller au lit. Ce à quoi Youssef – laissant transparaître la frayeur dans son visage – répond : « Un coussin pour moi, un autre pour toi, mais pour qui serait le troisième ? » conclut-il. Le sexe est ainsi traité comme un thème implicite, comme quelque chose d'amusant qui doit être lue entre les lignes, loin donc de toute référence explicite et de tout langage ouvertement sexuel.

En définitive, les sociétés arabes ont historiquement cultivé un usage habituel et populaire du sens de l'humour. L'ironie, la satire et la caricature ont été présentes dans la culture populaire, dans la littérature et dans la création artistique. Sans doute, les révolutions arabes ont-elles servi à ouvrir la boîte de Pandore dans laquelle les tabous s'érodent peu à peu et dans laquelle la ligne de l'« intouchable » s'estompe chaque fois plus face à l'avancée progressive et implacable de la « parole libérée ». ■